



Monta

Arthur sans Merlin

Bien que mettant en scène le roi Arthur et un traître nommé Mordred, *La Tragédie d'Arthur* fait l'impasse sur Excalibur et sur les chevaliers de la Table ronde. Pour écrire son pastiche de tragédie élisabéthaine, Arthur Phillips s'est en effet inspiré des *Chroniques* d'Holinshed, ouvrage historique dont l'édition de 1587 fournit à Shakespeare l'intrigue de *Macbeth* et d'une partie du *Roi Lear*. De quoi justifier les sous-entendus pornographiques, les mensonges et les meurtres des cinq actes de l'œuvre apocryphe de Shakespeare figurant en appendice du roman.

Dans le cinquième roman d'Arthur Phillips, le narrateur affecte de ne conserver de cet épisode de son enfance que le souvenir d'un symptôme d'irresponsabilité paternelle – puis s'empresse d'infirmier ce diagnostic en signant une ode enthousiaste aux faussaires, illusionnistes et enchanteurs auxquels l'histoire des arts doit de fascinantes énigmes. Dans son précédent livre, *Une simple mélodie*, Phillips nous avait fait entendre d'excellentes chansons d'encre et de papier. Avec *La Tragédie d'Arthur*, la gageure est d'une tout autre ampleur.

Construit autour des cinq actes en vers d'une œuvre apocryphe de Shakespeare, découverte (?) dans un manoir anglais puis objet de controverses en cascade, le livre offre à la fois un impeccable pastiche du barde de Stratford-upon-Avon, une hilarante satire de l'industrie de la glose telle qu'elle s'épanouit dans les universités des cinq continents et un vibrant hommage au génie dramatique d'un auteur sans visage, dont l'intrigue recycle quelques thèmes fétiches. Au premier rang de ces thèmes figurent le travestissement, la gémellité, et la confusion des identités, laquelle s'étend ici aux auteurs putatifs de la pièce (un

ou plusieurs dramaturges du XVI^e siècle disputant cette paternité littéraire à un loser paté et à un romancier virtuose, tous deux nommés Arthur Phillips) et à la nature même du roman.

Nonobstant son titre, le ton et les rebondissements relèvent de la comédie, avec ce que cela implique de quiproquos, dissimulations, résurrections et naissances miraculeuses. Ouvertement gay friendly, *La Tragédie d'Arthur* offre à un couple de lesbiennes une épatante alternative au passage par la case PMA.

Derrière ces coups de théâtre se cache un savant jeu de piste métafictionnel. En se targuant de partager la date de naissance de Shakespeare et d'un écrivain d'origine russe dont le fils fut le plus ardent thuriféraire (on aura reconnu Nabokov), Phillips place crânement sa *Tragédie* sous le signe de *Feu pâle* de ce dernier – les élucubrations d'un prof de fac obsédé sexuel faisant ici écho à celles du paranoïaque Charles Kinbote – et réussit l'exploit de livrer un roman dont la drôlerie, l'érudition et le sens du tempo suffisent à légitimer cette ascendance féerique. **Bruno Juffin**

La Tragédie d'Arthur (Cherche Midi), traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Hœpffner, 624 pages, 22 €

Shakespeare et moi

Autour de la figure du grand dramaturge anglais, **Arthur Phillips** signe une réflexion hilarante sur la création littéraire.

Par une nuit sans lune de juillet, deux jumeaux et leur père dégustent un gâteau au chocolat, grimpent à bord d'un vieux break, sillonnent la campagne tous phares éteints puis poussent une étrange machine jusqu'au cœur d'un champ de maïs. Le lendemain, l'Amérique découvre les traces d'une visite d'extraterrestres venus faire du tourisme à l'est du Minnesota. En dessinant un agroglyphe d'autant plus convaincant

que son tracé est enduit de bave de petit homme vert, Arthur Phillips senior vient de "mettre les choses de travers une fois pour toutes, afin que la vie de quelqu'un (un inconnu) ne soit pas sans émerveillement". Son canular accompli, le philanthrope s'empresse de sceller sa complicité avec sa fille Dana en offrant à cette shakespeareologue de 10 ans quelques *doughnuts* et deux vers du *Songe d'une nuit d'été* – "Il me semble/ Que nous dormons, que nous rêvons encore".

